

The indispensable dog



« Ce chien dont on ne peut se passer » ou l'hypothèse de la super-dominance

Article original : Wynne, C.D.L., 2021. The Indispensable Dog. Front. Psychol. 12, 656529.
<https://doi.org/10.3389/fpsyg.2021.656529>

Traduction et résumé pour Zoopsy : Stéphane Bleuer-Elsner

Wynne fait ressortir dans son article « le remarquable succès du chien à vivre dans un monde dominé par l'être humain ».

Voyons quels sont les éléments de ce succès selon l'auteur, quelles idées reçues sont mises à mal et quels concepts ressortent de l'étude du chien domestique (*Canis lupus familiaris*).

Wynne nous rappelle que le chien est l'animal de grande taille le plus répandu sur la planète après l'être humain avec une population mondiale estimée à 800 millions d'individus répartis sur tous les continents à l'exception de l'antarctique. Leur domestication a commencé il y a plus de 15000 ans (certaines études l'estiment encore bien plus antérieure à 30000 voire 40000 ans) bien avant les autres espèces domestiques et c'est le mammifère présentant la variabilité phénotypique la plus élevée.

L'auteur nous rappelle que la proximité, voir l'intimité du chien avec l'être humain est un phénomène très ancien confirmé par de nombreuses traces archéologiques. Ainsi certains écrits de la Grèce ancienne conseillent de dormir avec les chiens afin de les rendre plus attachés. Une enquête de 2008 a révélé que 50% des femmes américaines dormaient avec leur chien. La distance de fuite est selon l'auteur une bonne mesure de la proximité ancestrale de l'homme et du chien. Elle se définit par la distance en deçà de laquelle l'animal fuit. Il n'existe pas de standard formel mais les observations montrent des distances autour de 200 m pour les loups, 20 à 50 m pour les chiens errants et 0 à 1 m pour les chiens de compagnie (si toutefois elle existe).

Le « succès » du chien repose sans doute dans l'adaptation à cette proximité.

C'est avant tout un « *symbiote obligatoire de l'humain* », il dépend pour sa survie de la nourriture de l'homme qui est donnée intentionnellement ou non et dans ce cas le chien se nourrit des déchets dont l'humain ne veut plus. *Il n'existe pas de preuve que des chiens aient pu survivre uniquement en chassant sans profiter des apports de l'humain.*

Wynne compare ensuite le loup et le chien dans leurs comportements reproducteurs et alimentaires. Il va en déduire des éléments essentiels.

Les comportements reproducteurs du chien sont très différents du loup. A l'inverse de ce dernier il n'existe pas de monogamie, ni de saisons reproductrices. Il n'existe pas de

coopération du père dans l'élevage des chiots qui sont livrés à eux-mêmes dès l'âge de 8-11 mois contre 2 ans en moyenne chez les loups.

Il en va de même dans le comportement alimentaire. Le loup est un chasseur de proies de grande taille capable de développer des stratégies coopératives voir des spécialisations pour la chasse d'une proie particulière en se reproduisant avec les loups favorisant le même type de proie. Le chien est quant à lui un « ramasseur de poubelles » (ou « scavenger » en anglais). Que ce soit la recherche active de déchets ou la nourriture distribuée par l'homme il s'agit toujours de surplus qui sont soit jetés soit transformés en aliments pour chien. A la différence du loup la recherche de déchets ne nécessite pas de coopération et reste le plus souvent une activité solitaire du chien.

Ces différences loup/chien peuvent être interprétées comme une adaptation de ce dernier à la proximité humaine. La nourriture sous forme de déchets étant disponible toute l'année il n'y a pas de saisonnalité de la reproduction comme chez le loup, chez qui les naissances correspondent à une période de plus grande abondance de proie. L'indépendance rapide des jeunes chiens avant l'âge d'un an pourrait provenir de la simplicité du comportement alimentaire qui, chez le loup, demande un apprentissage et donc une proximité plus longue avec les reproducteurs.

Les chiens sont des animaux sociaux. Les observations divergent sur l'étude des chiens errants dans différents pays mais il en ressort que si certains sont solitaires ou en dyades, ils forment le plus souvent des groupes dont la taille dépend de l'abondance de la nourriture, de la saison et du statut sexuel des femelles.

Wynne rappelle que l'organisation sociale du chien n'a rien à voir avec le terme galvaudé de dominant qui est souvent confondu avec la domination et la violence. Il rappelle que l'organisation sociale hiérarchique au sens éthologique est le statut déterminé par l'accès à des ressources en quantité limitée : l'abri, la nourriture et le partenaire sexuel. Ceux ayant un accès régulier à ces ressources sont les dominants, ceux ayant un accès plus parcimonieux sont les dominés. L'organisation sociale hiérarchique comprend aussi des comportements agonistiques autour des ressources mais les éthologues reconnaissent aujourd'hui que la hiérarchie est aussi maintenue par un ensemble de signaux non agonistiques qui sont compris comme des indicateurs du statut hiérarchique de l'individu (dominant ou dominé).

La lecture de la littérature scientifique montre que les groupes de chiens errants ou de compagnie établissent toujours une hiérarchie. Les études qui voudraient le nier sont souvent biaisées par l'abondance des ressources ou des modifications artificielles du statut sexuel des individus. Il a même été démontré que *l'expression de la hiérarchie était plus forte et radicale chez le chien que chez le loup* chez qui il semble y avoir plus de tolérance notamment dans l'accès à une source alimentaire limitée.

A la différence du loup le chien ne sait pas coopérer avec ses congénères. Dans les expériences de tâches coopératives, là où les loups réussissent rapidement, les chiens échouent.

Le chien « ramasseur de poubelles », qui ne nécessite ni apprentissage ni stratégie de groupe pour se nourrir est donc un animal avec de grandes capacités d'adaptation en fonction de l'abondance des ressources. *C'est aussi un grand compétiteur qui exprime une hiérarchie étonnamment plus rigide que le loup et un pauvre coopérateur (il n'a pas besoin de chasser en groupe).*

L'existence d'un attachement « secure » entre le chien et son propriétaire, tel que définie par l'expérience de la situation étrange, a été démontrée à de nombreuses reprises. Cet attachement semble aussi exister chez des loups élevés par l'homme, mais certains résultats sont contradictoires. L'attachement entre chiens d'une même famille semble moins stable et apaisant que l'attachement avec les humains de la même famille. Il semble que le chien soit très sensible à ce processus, certains chiens de refuges sont capables de démontrer un attachement secure selon l'expérience de la situation étrange pour des humains avec lesquels les contacts se sont limités à 10 minutes. Le chien est aussi plus à même de réussir une tâche complexe en présence de son propriétaire. Des tests de coopération homme-chien ont montré la même habileté à coopérer dans la dyade homme-chien et homme-loup (loups élevés à la main). La compréhension du suivi du doigt lorsque l'humain pointe une direction existe chez de nombreuses espèces domestiques ou non mais le chien de compagnie réussit mieux dans cette tâche que le chien errant ou que le chien de refuge. L'auteur interprète ces facultés de coopération homme-chien non pas comme une cause mais comme une conséquence de la proximité entre les deux espèces.

Les interactions des chiens avec les humains peuvent donc être classées en deux groupes : les comportements plus émotionnels, de type attachement, et les comportements plus cognitifs ou reliés à des actions humaines spécifiques telles que pointage du doigt.

Wynne parvient alors au paradoxe suivant : avec sa propre espèce le chien est peu coopératif et très compétitif avec l'expression d'une hiérarchie parfois extrême ; avec l'homme il est très coopératif et moins compétitif.

Pour l'auteur il est tout à fait improbable que le chien possède des comportements sociaux différents suivant l'espèce avec laquelle il interagit. Il pousse alors plus loin la suggestion de Range (voir référence dans le texte original) selon laquelle le comportement du chien avec l'humain découle de comportements d'évitement de conflits. Wynne souligne que de toute évidence le chien est très sensible aux signaux sociaux hiérarchiques. Or ces signes comportementaux entre chiens recoupent certains des signes comportementaux dans les relations sociales hiérarchiques chez l'humain. Ainsi il a été montré que la posture debout ou assis dos droit et tête haute sont des indicateurs de dominance chez l'homme. La tête basse et d'autres formes de positions basses comme se mettre à genoux ou embrasser sont des signes de soumission. De ce fait quand un propriétaire caresse la tête de son chien, accepte les léchages près de sa bouche et se fait plus grand que son animal il exprime inconsciemment une dominance très identifiable par son chien. Si on ajoute à cela le contrôle total exercé par l'humain sur les ressources tel que l'accès à la nourriture, la liberté de mouvement, l'accès à un refuge et même l'accès à d'éventuels partenaires de reproduction, cela place le chien dans un état de subordination totale.

Continuant ce raisonnement l'auteur en appelle à la notion de stimulus supranormal défini par Tinbergen en 1969. Il s'agit d'un stimulus qui ne se produit pas dans la nature mais qui exagère les caractéristiques du stimulus naturel et entraîne ainsi une réponse exceptionnellement forte. Par analogie Wynne propose de désigner la relation homme-chien de « supra-dominance » car aucun conspécifique ne pourrait avoir le contrôle total

des ressources comme peut l'avoir l'humain. La relation hiérarchique ne dépend donc pas pour l'auteur de l'identification de l'espèce avec laquelle le chien interagit mais bien dans quelle mesure le partenaire de l'interaction exprime des comportements que le chien reconnaît comme dominants pour lui-même ainsi que le contrôle exercé sur les ressources qui sont importantes pour le chien.

Wynne à ce stade rappelle que supra-dominance n'est pas supra-domination et qu'un humain qui guide le comportement avec des friandises, caresse la tête de son chien et lui permet de "l'embrasser", exprime une dominance sur son chien à un degré bien plus élevé que la personne qui imagine que la dominance est uniquement affirmée en passant toujours les portes avant son chien.

Wynne conclut que son hypothèse de supra-dominance ouvre plusieurs pistes de recherche qui peuvent contribuer à améliorer la vie des personnes et de leurs chiens. Il souligne à quel point il est frappant de constater que les études éthologiques reposent sur l'observation des chiens errants et qu'il n'existe quasiment aucune étude observant comment homme et chien vivent ensemble. Si la vie des chiens avec l'humain est vraiment structurée autour de relations de dominance comme l'auteur le propose, alors les chiens devraient réagir différemment envers les personnes qui expriment différents niveaux de dominance. *Les chiens devraient par exemple réagir différemment envers les personnes de différents niveaux de dominance (intra spécifique humaine) et envers les personnes ayant différents niveaux de contrôle sur les ressources importantes pour les chiens.* (Note de Stéphane Bleuer-Elsner : n'est-ce pas ce que nous constatons dans nos consultations ?)

À l'heure actuelle nous ne savons même pas combien de temps les chiens de compagnie passent à proximité des humains dans leur foyer, quelle forme prennent les interactions ni quelles sont les influences de l'âge, du sexe, de la race ou du contexte culturel de la personne. Quelle que soit la valeur de l'hypothèse de la supra-dominance, des études de ce type pourraient éclairer la relation homme-chien et proposer des voies d'amélioration de la vie et du bien-être des chiens dans la société humaine.

Pour Zoopsy
Dr Stephane Bleuer-Elsner, DVM
Titulaire du DIE de vétérinaire comportementaliste
Resident ECAWBM-BM

